



# Temporairement contemporain

LE JOURNAL DE LA MOUSSON D'ÉTÉ

#6

*" Et il crut que sa fin était imminente,  
à moins qu'il ne fit tout de suite,  
quelque chose d'extraordinaire,  
d'inconcevable, de surhumain "*

*Branimir Šćepanović  
La bouche pleine de terre*



# VALENTINA DIANA : AUTEURE DE MALHEURS



**Présente à la Mousson d'été avec l'un de ses premiers textes, *Fratrie* écrit en 2005, l'Italienne Valentina Diana puise dans ses mésaventures personnelles la matière première de son écriture qui se joue des genres et des registres.**

Valentina Diana le précise très vite dans la discussion : *Fratrie* est de loin la plus sombre de ses pièces de théâtre. La moins ironique. Fait d'une suite de monologues de deux personnages simplement désignés par une lettre – M. et B. –, ce texte décrit de deux points de vue différents la vie d'une famille perturbée par une adoption. Sans aucune didascalie, sans la moindre trace des autres codes de l'écriture théâtrale classique, il dit la solitude d'un orphelin et la colère d'une sœur d'adoption dans une sorte de prose poétique. S'il vient seulement d'être présenté à la Mousson d'été dans le cadre du projet européen Fabulamundi, il remonte aux débuts de Valentina dans l'écriture théâtrale, qu'elle abordait jusque-là comme comédienne auprès de metteurs en scène tels que Marco Baliari, Isabelle Pousseur, Elio de Capitani ou encore Renato Gabrielli. Sans renier *Fratrie* écrit en 2005, l'auteure le place donc à part dans son œuvre qui compte aujourd'hui une quinzaine de pièces et deux romans.

Bien qu'elle ne verse pas dans l'autofiction façon *Gros* de Sylvain Levey (Cf T.C. n°4), Valentina Diana affirme partir presque toujours d'histoires personnelles pour écrire. Sans que cela soit forcément visible dans ses textes, elle creuse dans des mésaventures, dans de petites tragédies personnelles – « *et elles sont nombreuses !* », dit-elle avec le sourire lumineux qu'elle semble arborer en toutes circonstances – pour fabriquer des fictions aux sujets variés. Sur les déchirures de l'enfance et de l'adolescence, comme dans *Fratrie* ou son premier roman *Dégage !*, traduit en français et publié chez Denoël en 2015. Sur la maladie dans *L'Éternità dolcissima dit Renato Cane* (2016) – « *La Très douce éternité de Renato Cane* » –, dont le personnage éponyme, « *en découvrant qu'il y a peu de temps pour vivre, décide d'arrêter tout ce qu'il n'aime pas dans sa vie* ». Ou encore sur le quotidien de l'acteur dans une pièce inspirée des *Géants de la Montagne* de Pirandello. *Le malheur*, chez Valentina Diana, mène à bien des choses. Et à bien des formes.

Qu'elle écrive pour elle-même ou qu'elle réponde à des commandes – « *souvent des monologues. En partie sans doute par manque de moyens, nous avons la malédiction des monologues en Italie !* », plaisante-t-elle –, Valentina Diana invente pour chaque sujet une forme singulière. Jamais linéaire, empruntant à des genres, à des registres différents. « *C'est ma manière d'inventer, de m'éloigner de ma vie et de transformer mes déboires personnels en récits partageables par tous* ». L'œuvre de l'auteure de *Fratrie* est aussi traversée par un questionnement sur l'identité, sur les frontières entre le moi et ses représentations. « *Que suis-je au fond ? Là je suis à l'Abbaye des Prémontrés, je suis une auteure épanouie, heureuse de rencontrer tant de consœurs et confrères de partout. Mais qui sait, peut-être que chez moi ma famille se déchire, qu'on me menace d'expulsion après trop de loyers impayés ?* ».

En tant qu'ancienne comédienne – elle se consacre pleinement à l'écriture depuis dix ans –, Valentina aime continuer d'affiner ces interrogations au plateau. « *Dès que c'est possible, je travaille à la dramaturgie avec le metteur en scène et les comédiens. La réalité de la scène me permet d'ajuster mon texte, d'en tester la résonance* ». Une manière de travailler assez peu courante en Italie, que Valentina Diana défend tout en participant à des écritures de plateau avec la compagnie Principio Attivo Teatro, qui a notamment créé *Fratrie* en 2011. Loin de la freiner, les obstacles, les difficultés qu'elle rencontre sur son passage poussent Valentina à créer, à imaginer sans cesse. Le Mob Pro de Fabulamundi par exemple, où elle a dû se présenter en quinze minutes devant une assemblée de professionnels du spectacle, a réveillé son envie d'écrire sur ce type de prise de parole. Sur l'injonction à séduire qui touche les auteurs dramatiques autant que n'importe qui. « *Avec un regard critique bien sûr, mais aussi avec dérision. Car sans humour, nul partage* ».

**Anais Heluin**

En partenariat avec le projet  
Fabulamundi. Playwriting Europe,  
dans le cadre du programme Europe Créative



# BRANIMIR ŠĆEPANOVIĆ, UN JEUNE AUTEUR DE 80 ANS

**Ce titre n'est pas une plaisanterie. Julia Vidit met en lecture de *La bouche pleine de terre*, un récit publié en 1974 à Belgrade, traduit peu après par Jean Descat, et récemment réédité. Une première approche pour la metteuse en scène implantée en Lorraine, qui créera le spectacle en janvier prochain et sera à l'affiche du Festival RING à La Manufacture, à Nancy.**

Comment parler d'un tel livre ? Comment dire, l'émotion ourlée de gai plaisir et de douce tristesse qu'il suscite ? Contentons-nous, aujourd'hui, de vous allécher en vous donnant en pâture la première page de *La bouche pleine de terre*. Je vous scanne cela et je vous retrouve après sa lecture.

Vous avez lu ? Alors ne tergiversons pas. Soit ce texte vous a laissé indifférent, dubitatif. Ou, pire encore, vous met en bouche un assassin « *Ouais, c'est pas trop con, on bouffe quoi à midi ?* ». Dans ce cas, arrêtez sans attendre la lecture de cet article et, allez sans rancune siroter une bière de l'Abbaye. Soit vous êtes un être humain à peu près normalement constitué, nourri d'un terreau entretenant un brin de jugeotte, d'humanité et de curiosité et alors vous vous précipitez au bar des écritures pour acheter DEUX exemplaires de l'ouvrage, l'un pour vous, l'autre pour un(e) ami(e) proche. C'est ce qui est arrivé à Julia Vidit.

« *Ce texte c'est un cadeau, raconte la metteuse en scène. Un cadeau que l'on m'a fait il y a plus de dix ans, le jour de mon anniversaire. Une amie est entrée dans une librairie, a parlé de moi, on lui a conseillé ce livre *La bouche pleine de terre* de Branimir Šćepanović. Je lis ce texte, il me touche infiniment. Je le trouve à la fois drôle et pas drôle du tout. Je le relis un peu plus tard, je me dis qu'il faut faire quelque chose avec, mais ce n'est pas un texte de théâtre et puis surtout je me dis que c'est infaisable, que le texte pose une équation presque impossible à résoudre* ».

En effet, au premier abord, on est loin du théâtre, en plein dans l'art du récit, quelque part en ex-Yougoslavie, entre la France de Maupassant et de Pierre Michon, la Russie de Tourgueniev et de Varlam Chalamov. En y regardant de plus près, on est frappé par la dualité typographique (et tout ce qui est duel appelle le théâtre), par l'alternance entre le texte en romain écrit à la première personne du pluriel et le texte en italiques écrit à la troisième personne du singulier. Elle marque la distinction entre deux récits : celui de cet homme

solitaire qui veut mourir et celui de ses traqueurs. Le théâtre rôde, Julia Vidit le flaire comme un chien le gibier. « *J'y repense encore, je me mets à penser qu'il faut le monter avec des images, quelque chose de visuel, ce qui est très loin de mon imaginaire* ».

L'auteur est un vieux monsieur vivant à Belgrade. Il ne veut plus se déplacer. Son traducteur, Jean Descat, a révisé son travail au fil des éditions. *La Bouche pleine de terre* est un texte d'une grande force mais d'une modeste épaisseur. Il a connu plusieurs éditions chez différents éditeurs. Toutes ont été épuisées, c'est un signe qui ne trompe pas. Il existe un cercle secret des lecteurs de ce texte.

Roulés dans de grossières couvertures de laine, nous gissions, immobiles et silencieux, en cette nuit d'août, comme enivrés par l'âcre odeur de la forêt qui, par l'ouverture de la tente, ressemblait à un long serpent noir. En fait, nous étions fatigués et nous avions sommeil.

*Assis dans un compartiment étouffant du train de voyageurs n° 96, il fixait les vastes ténèbres de la nuit d'août. Mais il ne voyait rien. La vitre rectangulaire noircie par la fumée lui renvoyait seulement le reflet estompé de son visage, si marqué par l'épuisement qu'il lui semblait appartenir à quelqu'un d'autre. Il sourit à ce visage, mais sans aménité, comme s'il se fût déjà moqué de lui-même, revenant au Monténégro après tant d'années tout en sachant bien qu'il n'y aurait personne pour se réjouir de le voir ou tout simplement pour le reconnaître. (...)*

Julia Vidit a cherché à joindre le traducteur mais ce dernier vient de disparaître. Quant à l'auteur, il ne veut voir personne selon, les éditions Tusitale qui ont réédité le texte cette année avec un second récit frère, tout aussi prenant, *La mort de M. Golouja*.

« *Le temps passe...*, poursuit Julia Vidit. *Lorsque je mets en scène Illusions d'Ivan Viripaev avec mon scénographe Thibaut Fack, on double le réel, puis on monte Le menteur de Corneille avec tout un jeu*

*de miroirs. La bouche pleine de terre s'inscrit dans cette recherche-là. En 2015, je rencontre le dessinateur Étienne Guiol qui travaille sur le mouvement du corps humain. On commence à réfléchir ensemble, tout en poursuivant le travail des miroirs avec Thibaut. Le texte de Branimir Šćepanović raconte l'histoire d'un homme qui veut se suicider et qui est malade et de gens qui le poursuivent. Un double mouvement - tomber, se relever - traverse le récit.* »

Difficile pour une compagnie de théâtre de vendre un projet de spectacle autour de ce récit toujours en mouvement où tout se dérobe. Julia Vidit s'obstine, demande à l'auteur Guillaume Cayet d'adapter ce texte pour en arriver à un spectacle qui tienne en un souffle, un voyage sans escale d'une heure dix. Survient le signe du destin : parmi les comédiens que Michel Didym a engagés pour cette édition de la Mousson figurent les deux acteurs que Julia Vidit a choisis pour la création de *La bouche pleine de terre* le 17 janvier prochain au Studio-Théâtre de Vitry. L'occasion était trop belle de venir essayer à la Mousson d'été une première version dans les conditions du festival. De plus, la Manufacture de Nancy est entrée dans la production du spectacle et le programmera lors du prochain Festival RING. Et c'est ainsi qu'un jeune auteur de 80 ans va faire ses débuts à la Mousson. **Jean-Pierre Thibaudat**



# TRISTAN CHOISEL : « LES PROGRAMMATIONS NE REFLÈTENT PAS ENTIÈREMENT LA DIVERSITÉ DES ÉCRITURES »

**Auteur d'une dizaine de pièces, Tristan Choisel place des individus sans histoires dans des contextes de légère étrangeté. *Coaching littéraire* ne fait pas exception au dérèglement.**

**Avant de vous consacrer pleinement à l'écriture théâtrale, vous avez longtemps écrit de la chanson. Comment s'est finalement imposé le choix du théâtre ?**

**Tristan Choisel :** Je m'étais déjà un peu essayé au théâtre avant d'écrire de la chanson. C'est une discipline artistique qui m'a très vite attiré. Mais il se trouve que j'ai rencontré un compositeur qui s'est intéressé à mes premiers textes de chansons. Et ce compositeur m'a fait rencontrer Michèle Enée, qui envisageait de se lancer comme chanteuse, et qui s'est intéressée elle aussi à mes textes. Ce qui fait que pendant une dizaine d'années, je n'ai plus écrit que de la chanson, pour Michèle. Puis elle a cessé de chanter. Je ne savais plus pour qui écrire de chansons, sinon pour moi, mais je n'étais pas un très bon chanteur. Et de toute façon, je commençais à prendre conscience que le genre chanson ne me convenait pas tout à fait. Je me sentais bridé par le format,

la métrique, les rimes. Je suis revenu au théâtre. Le premier texte que j'ai écrit alors, *Les meubles*, m'a permis d'obtenir l'aide d'encouragement du Centre National du Théâtre. Depuis, je n'ai plus cessé d'en écrire.

**Dans *Coaching littéraire* comme dans la plupart de vos pièces, vous mettez en scène des couples plus ou moins dysfonctionnels. Pourquoi ce recours quasi-systématique à l'intime ? Comment en renouvez-vous l'approche de texte en texte ?**

**T.C. :** Le couple, l'intimité, le foyer, c'est l'intérieur. Mais pour parler de l'intérieur, je suis obligé de parler aussi de l'extérieur. Du coup je parle de l'intérieur et de l'extérieur. Je choisis mes couples en fonction de ce qu'ils vont me permettre de dire sur le monde. Et dans les textes récents, ils ne sont plus seuls en scène, ils sont entourés d'autres personnages, comme dans *Il y a toujours eu des gens à part*, ou comme dans *Coaching littéraire* d'ailleurs. Et dans la plupart de mes textes qui sont en cours d'écriture, il n'y a plus du tout de couple : les personnages sont soit célibataires, soit séparés, soit veufs !



**Paul-Denis, sa femme Victoire et leur fils Guillaume, les personnages principaux de *Coaching littéraire*, sont-ils représentatifs de l'ensemble des protagonistes de votre œuvre ?**

**T.C.** : À vrai dire, *Coaching littéraire* est un peu à part du reste de ma production. Je fais rarement appel à des personnages violents, ou cyniques, ou crapuleux. Et je traite rarement des classes aisées. Le plus souvent mes personnages sont inadaptés, en marge. Ils n'en peuvent plus de ce monde et ils cherchent à le fuir d'une manière ou d'une autre. Ils sont naïfs, illuminés, révoltés. Comme Jean-Denis et Victoire, dans *Coaching littéraire*, ils peuvent être délirants, mais délirants sans le sou.

**Les dialogues de *Coaching littéraire* sont très écrits. Les marques d'oralité y sont rares. Quel effet cherchez-vous à atteindre ainsi ?**

**T.C.** : Les répliques éloignées du registre oral créent de l'étrangeté. Et elles racontent autre chose des personnages que ce que racontent des répliques réalistes. Et je crois que de toute façon le théâtre ne peut pas être réaliste, que c'est impossible. Alors, je me dis, autant utiliser les possibilités d'expression qu'offre son côté artificiel. Chez moi, ça passe par un style plutôt écrit qu'oral, ou en tout cas un style oral travaillé. Ça passe très souvent aussi par des adresses au public. Par des personnages qui endossent le rôle de narrateur. Par des juxtapositions de temps. Par des scènes dont le statut est ambigu, qui sont peut-être réelles, peut-être imaginaires, peut-être présentes, peut-être passées. Dans *Coaching littéraire*, non, je me suis contenté de ce style non réaliste. Et de situations fantaisistes.

**Pour amener leur fils à l'écriture poétique, le couple de *Coaching littéraire* emploie des méthodes qui empruntent à la littérature policière. En quoi ce jeu avec la littérature de genre vous intéresse-t-il ?**

**T.C.** : À l'époque où je me cherchais encore dans l'univers de l'écriture, des amis ont créé un festival de polar à Granville, ma ville d'origine, dans la Manche. Ils m'ont incité à m'intéresser au polar, et même à m'y essayer. C'est un genre précieux pour décrire le monde, un genre très politique. Mais pas vraiment un genre fait pour moi. Cela dit, il a dû m'en rester quelque chose. *Coaching littéraire* en est sans doute la preuve. Mais j'y fais une utilisation décalée du genre. Je ne me verrais pas écrire une pièce de polar pur et dur. Enfin, je ne crois pas, je ne jure de rien.

**Si vous explorez les frontières entre les genres, vous le faites dans un cadre d'écriture assez classique. Sans rapport avec le plateau. Que pensez-vous de la place du texte dans le champ théâtral actuel ?**

**T.C.** : Il y occupe encore une très grande place. Mais l'écriture des auteurs vivants peu connus, une très petite place, forcément. Donc les programmations des salles de spectacle ne reflètent pas entièrement la diversité des écritures. Je ne sais pas ce qu'on peut y faire, mis à part augmenter le nombre d'aides financières

au montage. Et peut-être diversifier les critères d'attribution de ces aides au montage. Un texte qui a été sélectionné par plusieurs comités de lecture professionnels devrait bénéficier d'une aide au montage. Aujourd'hui, même si ton texte a du succès auprès de ces comités de lecture, s'il n'emballa pas les membres de la commission de l'aide à la création d'Artcena, c'est très très mal parti pour lui.

**Que vous manque-t-il le plus dans le contexte théâtral actuel ?**

**T.C.** : Sans doute une meilleure promotion des textes auprès des metteurs en scène. Aujourd'hui, il y a pas mal d'argent et d'énergie de dépensés pour que les textes soient lus en public, ou mis en espace. C'est l'occasion de rencontrer des comédiens, d'échanger avec le public. Mais il y a rarement de metteurs en scène dans la salle. Il y a tout de même quelques initiatives ici et là. Par exemple, au Théâtre National de Strasbourg, plutôt que de me proposer une mise en lecture de *Il y a toujours eu des gens à part*, ils me cherchent un éditeur. C'est bien. Et aux Écrivains Associés du Théâtre (E.A.T.), un dispositif se met en place, Constellations, pour aider les textes sélectionnés par le comité de lecture à passer à l'étape de la production. J'espère que ces initiatives vont rapidement se multiplier, et être accompagnées par les pouvoirs publics.

**Propos recueillis par Anaïs Heluin**

## COACHING LITTÉRAIRE : LA POÉSIE OU LA MORT

Paul-Denis, sexagénaire aisé, est en manque d'authenticité. La sienne, dit-il à un voisin qui respire selon lui la qualité dont il est privé, est une bombe qu'il vaut mieux laisser enterrée. Mais, poursuit-il dans le monologue qui ouvre *Coaching littéraire*, ce n'est pas un problème : dès qu'il en sentira le besoin, il ira se nourrir du naturel de son voisin. Lequel n'a pas son mot à dire. La pièce de Tristan Choisel se place ainsi d'emblée sous le signe de l'absurde. Le pouvoir de l'argent s'y manifeste d'une autre manière tout aussi inattendue. Pour répondre au désir de sa femme Victoire, dont la seule passion semble être son teckel à poil dur – qui a le poil mou –, de voir leur fils Guillaume devenir poète, Paul-Denis embauche en effet deux « types ». Des sortes de mafieux à la culture littéraire bricolée pour l'occasion, qui menacent le jeune homme de mort en cas de refus d'obtempérer. Dans *Coaching littéraire*, tout est permis aux riches. Et ils en profitent bien, sans crainte du ridicule.

# BAIN TURC POUR LE RETOUR D'HUBERT COLAS



**Il avait découvert la Mousson comme auteur, il était revenu comme directeur de festival Hubert Colas y est cette année comme metteur en scène pour diriger la lecture de *F.e.n.ê.t.r.e*, pièce de Ayşe Bayramoğlu écrite en turc dont les héros de 12 et 13 ans sont interprétés par des jeunes acteurs qui participent pour la première fois à la Mousson.**

Après bien des années, Hubert Colas retrouve La Mousson, côté scène. Il y était venu comme auteur une première fois en 2001, côtoyant des confrères comme Aziz Chouaki, le Grec Dimitri Dimitriadis, l'Espagnol Rodrigo Garcia ou encore Jacques Rebotier, Pascal Rambert, Noëlle Renaude, Tanguy Viel. Il y était revenu, toujours comme auteur, six ans plus tard, retrouvant Aziz Chouaki et découvrant l'Espagnole Angelica Liddell et l'Anglais Dennis Kelly. Par la suite, il devait y retourner côté salle comme « professionnel », en tant que directeur-fondateur du Festival Actoral à Marseille qui fêtera bientôt ses vingt ans. Un « festival des arts et des écritures contemporaines » qui lui fait mettre un peu en retrait ses travaux d'auteur pour mieux en découvrir d'autres comme ceux de Sonia Chambrietto, qu'il met en scène.

Au fil des années, les passages d'Hubert Colas à la Mousson d'été se sont espacés en raison du fait que le festival Actoral s'ouvre peu après, courant septembre. Il retrouve l'Abbaye des Prémontrés avec plaisir cette année, Véronique Bellegarde et Michel Didym lui ayant proposé d'assurer la lecture de *F.e.n.ê.t.r.e*, une pièce en un acte de la Turquie Ayşe Bayramoğlu écrite en 2012 et traduite cette année par Selin Altıparmak.

Un garçon de 12 ans, Hüso et une fille de 13 ans, Esme, en sont les héros. Leurs rôles sont interprétés par deux élèves du Conservatoire de Paris, Étienne Galharague et Louise Guillaume. Eux découvrent la Mousson d'été. Ils reviendront car, pour les acteurs, c'est une aventure sans pareil.

« C'est la première fois que je viens pour faire entendre un texte que je n'ai pas choisi avec des acteurs que je ne connaissais pas », constate Hubert Colas. Ce système est propre à la Mousson. Les metteurs en scène historiques de l'aventure, les piliers du comité de lecture comme Véronique Bellegarde et Michel Didym assurent trois ou quatre lectures et invitent d'autres à en signer une seule. Un groupe d'acteurs est constitué et réparti dans une vingtaine de lectures, chaque metteur en scène en dirigeant généralement

quatre. Connaissant la Mousson, Hubert Colas n'a pas hésité. « C'est une belle opportunité de rencontres et la possibilité passionnante de remettre en cause le peu de savoir que l'on a ».

Esme est une petite fille pauvre, elle a le ventre toujours creux et parfois elle pue. Hüso est le fils du maire du village, il est beaucoup mieux loti. Tout semblerait devoir séparer les deux loustics, or ils ne se quittent pas et ne quittent pas la scène. Ils parlent de ceux ce que l'on ne voit pas comme la sœur de Esme qui vient d'avoir un bébé, comme la maîtresse d'école qui demande à Hüso pourquoi les deux sœurs ne viennent plus en classe. Plus d'une fois, Hüso grimpe à une fenêtre et raconte à Esme ce qu'il voit. Esme, elle, invente des histoires de rois et d'anges.

Mais la fille n'arrivait pas  
à se réchauffer, elle tremblait.  
La voix lui dit,  
tu as froid de l'intérieur,  
je vais te réchauffer l'intérieur.  
Puis, la voix lui réchauffa  
son intérieur. La fille eut  
tellement chaud que son intérieur  
coula de ses jambes. Elle eut peur,  
ses yeux s'ouvrir tout grands, au  
point de pleurer.

Le bébé de la sœur d'Esme grandit, Esme aussi. À la fin, Hüso se retrouve seul. Il va encore une fois regarder aux fenêtres : celle de la famille d'Esme, celle de la maîtresse d'école et enfin celle de sa propre famille. Dans cette dernière, il voit Esme accroupie, robe retroussée et, derrière elle, Hüso voit son propre père qui « ne fait pas la prière ».

« Cette dernière scène éclaire tout ce qui précède dans un champ du possible. On ne sait jamais si l'histoire racontée a eu lieu ou si c'est une rêverie », souligne Hubert Colas. C'est là un point commun avec la pièce de l'auteure norvégienne (TC4). C'est aussi la

magie de la Mousson que de tirer des fils entre des pièces que tout sépare.

« Trouver comment dire un tel texte en deux ou trois jours [quatre services de répétition], ce n'est pas simple, poursuit Hubert Colas. Comment des acteurs occidentaux de 25 ans – et moi avec eux – peuvent arriver à faire entendre une telle parole dont l'intériorité est liée à cet âge où la parole et le corps peuvent avoir des fulgurances, mais où la pensée n'est pas encore construite ? Les jeunes ados de la pièce sont dans une logique de jeu. L'avenir est incertain alors on joue beaucoup. Le récit récurrent des fenêtres est fantasmagique, on raconte, mais, en même temps, c'est réel. C'est le regard des enfants sur le monde réel des grands et avec les fantasmes que cela entraîne. Et puis le regard du garçon et celui de la fille ne sont pas les mêmes. La pièce montre le début de l'affirmation de la différence. Ce que raconte cette pièce est sans doute en rapport avec la propre vie de l'auteur qui est partie de Turquie pour aller vivre ailleurs, en Australie, par amour ».

Jean-Pierre Thibaudat

# PHILTI, LA PETITE MUSIQUE DE LA MOUSSON



**Depuis ses débuts, la Mousson d'été convoque la musique pour mettre en avant les mots. Un exercice cher à Philippe Thibault, musicien fidèle de ce rendez-vous estival qu'il vit depuis ses débuts comme un formidable laboratoire. Un espace d'écoute et de recherche.**

Derrière son allure juvénile qu'accentuent son éternelle casquette et sa réputation de grand fêtard à la porte toujours ouverte à ceux qui veulent jouer ou discuter, Philippe Thibault alias « Philti » cache un bon nombre de Moussons. Combien exactement, on ne sait. Lui-même ne se pose pas vraiment la question, ou il fait comme si. Chaque été, il fait partie de l'Abbaye. Tous les habitués du festival connaissent son numéro de chambre – que nous ne divulgueront pas ici, en raison d'une jauge limitée. Le même depuis des années, non par coquetterie – ce n'est pas son genre – mais pour des raisons de superficie et d'emplacement. Car après les répétitions des lectures où il intervient, trois ou quatre par an, Philti continue de travailler. Dans sa piaule qu'il appelle son « laboratoire », il choisit parmi tous ses instruments et ses machines amenées pour l'occasion ceux qui pourront accompagner telle écriture réaliste, tel style barré. Et il compose. Et il cause.

Avant d'entrer en Mousson, Philti rêvait d'orchestres. Il a donc fait des études de classique, au Conservatoire de Paris, mais a finalement pris une voie très différente. La faute à Michel Didym, bien sûr, et avant lui à un auteur de vingt-cinq ans, comme lui à l'époque : Gildas Milin, dont il vient lire le second texte, *Le Triomphe de l'échec*. Nous sommes en 1996, soit un an seulement après la naissance officielle de la Mousson d'été. « *C'était foutu, le théâtre m'a absorbé littéralement* », dit-il visiblement ravi. Il est d'emblée séduit par ce qui se passe pendant le festival. « *L'idée de montrer ce qui n'a pas encore été entendu ou vu, en plus dans ce cadre historique, m'emballait complètement. D'autant plus que la lecture telle qu'elle y est pratiquée suscite une énergie très particulière, liée à l'urgence de défendre au mieux chaque texte* ». Le voilà parti à « *colorer, à poser le décor, l'humeur des lectures de la Mousson* ». Pas tous les ans au début, mais presque. Jusqu'à ne plus vouloir commencer une saison sans s'être régénéré aux Prémontrés.

Depuis dix ans, Philti n'a pas manqué une édition. Chacune étant pour lui l'occasion « *d'essayer des choses nouvelles* », elles se

suivent mais ne se ressemblent pas. Les textes qu'on lui propose d'accompagner le poussent toujours à explorer des sons, des techniques dont certaines lui sont familières, d'autres moins. En dialogue avec comédiens et metteurs en scène, il passe d'un instrument, d'un registre à l'autre avec facilité. Dans *Ciel rouge. Matin* de Tom Holloway par exemple, il utilise une mixette en live « *pour être au plus près de la partition complexe et très précise du texte, qui décrit en simultané l'action et les pensées de trois personnages* ». Tandis que dans la lecture de *Bleus* de l'Islandais Tyrfinnur Tyrfinngsson, il opte pour quelques pics de contrebasse, des accords de guitare et une musique de conte transformée à l'ordinateur pour souligner l'étrange.

« *Donner à entendre une langue, aider au déploiement du sens, demande d'être très précis et juste* ». De savoir être discret par moments, et d'envoyer un peu plus quand c'est nécessaire. Pour un musicien comme pour un comédien, la Mousson est un exercice d'écoute, d'humilité. C'est ce qui plaît à Philti, qui avec les « *acteurs formidables du festival* » se sent « *comme sur une autoroute dans une voiture de luxe* ». Parfaitement à sa place, utile. S'il participe à des nombreuses créations auprès de metteurs en scène divers – parmi lesquels Michel Didym et David Lescot, avec qui il fait cette année un spectacle, *Une femme se déplace* –, Philti garde pour cette raison toujours une place pour le festival. Pour ses lectures mais aussi pour ses concerts, dont il assure le dernier de chaque édition avec plusieurs musiciens. L'accordéoniste et chanteuse Ariane Von Berendt cette année, ainsi que le guitariste Vassia Zagar et le comédien Charlie Nelson, pour une « *célébration de l'a-mourir* ». À bientôt, Philti.

**Anaïs Heluin**

<https://soundcloud.com/philtiphilfury>

# LA BATAILLE DU PANARIS

C'est l'histoire d'un bout de peau qui, croyant y trouver du pétrole, creuse dans l'index de la main droite d'un acteur qui n'est pas un manchot. Par un prompt renfort de microbes toujours prêts à faire la java, la peau prend d'assaut cette tour, la plus élevée de la main, et hisse le drapeau blanc d'un pansement enveloppant le panaris. C'est peu de dire que l'index ainsi emmaillotté allait faire parler de lui. Faisant mousser de rumeurs la Mousson au détriment de l'acteur Charlie Nelson, notoire pilier du festival. Où avait-il été fourrer son doigt, l'animal ? Que ne ferait pas l'être humain pour faire jaser, il est vrai que le Nelson est féru en jazz. Hé, hé raillez manants, raillez. La vérité c'est que le panaris allait mettre en péril le concert final du festival par le célèbre groupe *Ariane von B. et les garçons*. Le prénommé Charlie n'est pas seulement le dernier porteur de casquette labélisée Gabin du théâtre français, c'est aussi le seul acteur au monde à savoir jouer de la flûte, de la clarinette et du saxo et de d'emboucher les trois instruments à la fois les nuits de pleine lune. Le panaris allait-il avilir la réputation du sieur Nelson ? Commença alors un combat homérique. Millimètre par millimètre, aspergé de poudre magique fournie gracieusement par les Dieux du théâtre, on vit changer de taille l'arrogant costume immaculé du panaris. La nuit dernière, espionnant la répétition par la fenêtre ouverte de la chambre 75, véritable bloc opératoire de la Mousson, nous avons constaté que l'agonie du panaris était proche. Le concert de ce soir aura bien lieu. La guerre de doigt est finie. C'est le pied... **JPT**

**MARDI**  
**27 AOÛT**  
**2019**



## 9h30 - 12h30 – Ateliers de l'Université d'été européenne

Dirigés par Jean-Pierre Ryngaert, Joseph Danan, Nathalie Fillion, Pascale Henry, Davide Carnevali

## 14h00 – Fratrie - BIBLIOTHÈQUE

De Valentina Diana (Italie), texte traduit par Olivier Favier,

Dirigé par Tamara Al Saadi, avec Olivier Cruveiller et Catherine Matisse

En partenariat avec le projet Fabulamundi. Playwriting Europe, dans le cadre du programme Europe Créative

## 16h00 – F.e.n.ê.t.r.e - SAINTE-MARIE-AUX-BOIS

De Ayşe Bayramoğlu (Turquie), texte traduit par Selin Altıparmak,

Dirigé par Hubert Colas, avec Étienne Galharague et Louise Guillaume

En partenariat avec le projet Fabulamundi. Playwriting Europe, dans le cadre du programme Europe Créative

## 18h00 – La bouche pleine de terre - AMPHITHÉÂTRE LYCÉE MARQUETTE

De Branimir Šćepanović (Serbie), texte traduit par Jean Descat, dirigé par Julia Vidity

Avec Laurent Charpentier et Marie-Sohna Condé

## 20h45 – Coaching littéraire - AMPHITHÉÂTRE

De Tristan Choisel, dirigé par Charlotte Lagrange, avec Christophe Brault, Éric Berger, Olivier Cruveiller, Nadine Ledru, Nelson-Rafaell Madel, Glenn Marausse

## 22h30 – Ariane Von B. et les garçons - PARQUET DE BAL (Concert)

Avec Charlie Nelson, Philippe Thibault, Ariane von Berendt et Vassia Zagar

## Suivi par : le DJ set de DJ Corinne - PARQUET DE BAL

**La meec – la Mousson d'été est subventionnée** par la Région Grand Est, le Ministère de la Culture (DRAC Grand Est), le Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson.

**La Mousson d'été est présentée avec le soutien** de l'Abbaye des Prémontrés et des villes de Blénod-lès-Pont-à-Mousson et de Pont-à-Mousson.

**En partenariat avec** le projet de coopération Fabulamundi. Playwriting Europe cofinancé par le programme Europe Créative, l'Ambassade de France / Institut français et le réseau des Alliances françaises en Argentine, l'Ambassade royale de Norvège, Acción Cultural Española AC/E, l'Institut Camões – Centre de culture et de langue portugaise, avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez – Centre international de la traduction théâtrale, L'Arche éditeur, ARTCENA – Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre, l'Onda – Office national de la diffusion artistique, le Théâtre de la Manufacture – Centre Dramatique National de Nancy-Lorraine, France Culture, Théâtre-contemporain.net, Téléràma, les lycées Jean Hanzelet et Jacques Marquette de Pont-à-Mousson, la librairie L'Autre Rive à Nancy, et avec la participation artistique du Jeune Théâtre National et le soutien du Fonds d'Insertion des Jeunes Artistes Dramatiques D.R.A.C et Région Sud.



Une version numérique [et en couleur] du journal est disponible sur [www.meec.org](http://www.meec.org)

À consulter aussi sur [www.theatre-contemporain.net](http://www.theatre-contemporain.net) où vous pourrez également consulter des vidéos des artistes présents à la mousson d'été

Rédaction : Anaïs Heluin - Jean-Pierre Thibaudat

Mise en page : Florent Wacker